

Les Trois Voluptés

[Paris] 1746

Rem.IV 1275

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10780830-9

Rem. IV.

1275

Bemot IV

Voluptes

1275



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
PRESS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
PRESS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
PRESS



LES TROIS

VOLUPTÉS.



---

M. DCC. XLVI.

LES TROIS

NOTUPTES.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

—————

M. DCC. XLVI.



LES

*TROIS VOLUPTÉS.*

---

---

*LETTRE.*

M.

Il eût été ridicule de conter ma propre histoire devant ceux qui furent témoins il y a quelques jours de la différence de nos sentimens. Vous souteniez qu'il n'y

A

avoit qu'une Volupté ,  
 & j'avançaï que l'on  
 pouvoit en admettre  
 trois , aussi distinctes que  
 séparées ; celle du liber-  
 tinage , celle du goût ,  
 & celle du cœur.

Il arriva ce qui arrive  
 dans toutes les disputes  
 de conversation , on en-  
 leve la these à ceux qui  
 la soutiennent , chacun  
 prend parti , les senti-  
 mens se divisent ; on  
 s'interrompt au lieu de  
 s'entendre , tout se nie ,  
 rien ne se prouve , per

sonne n'est persuadé, & tout le monde croit avoir démontré.

Nos deux opinions partagerent l'assemblée, on cria, au lieu de raisonner, & la multitude de nos partisans ne nous laissa pas un juge.

Maintenant que je suis à la campagne, je vais vous peindre trois Voluptés. Si je ne puis vous convaincre de leur différence, vous m'aimez assez pour soutenir la lecture de quelques événe-

mens de ma vie. Je vous estime trop pour vous céder aisément, on aime à avoir raison sur tout avec ceux qui n'ont pas coutume d'avoir tort.

Je suis né pauvre, plusieurs successions réunies sur ma tête m'ont rendu riche; heureusement elles ne me sont arrivées qu'après mon éducation, ainsi j'ai été élevé comme quelqu'un qui est obligé d'être aimable, parce qu'il a besoin des autres, & non

pas comme quelqu'un ,  
qu'on rend souvent un  
fat , parce qu'on lui per-  
suade que les autres au-  
ront besoin de lui. Mon  
Précepteur malgré son  
application , trouva le  
tems d'être amoureux de  
la femme de chambre  
de ma Mere , & moi mal-  
gré mon respect pour  
lui , je pris la liberté de  
devenir son Rival.

C'étoit une de ces  
prudes qui se disent fil-  
les de condition & que  
l'équité du sort réduit à

en chercher une , par  
 consequent aigre dans  
 le service , bégueule à la  
 toilette , dédaigneuse a-  
 vec les étrangers , info-  
 lente avec les domesti-  
 ques : ayant un maintien  
 rude , avec un cœur fa-  
 cile , il n'y avoit que l'a-  
 bord à surmonter avec  
 elle ; cette formalité pas-  
 sée , elle se depouilloit  
 par passion , d'une fierté  
 qu'elle n'avoit que par  
 étude.

J'éffaçai bien-tôt de  
 son cœur l'image de mon

Précepteur , en pareil cas celui qui reçoit l'éducation, l'emporte toujours sur celui qui la donne.

Il se piqua , demanda à se retirer , & me laissa très content d'avoir un maître de moins , & une Maitresse de plus.

Ce fut là ma plus brillante aventure jusqu'au tems que je vins à Paris. Je n'avois pas encore trente ans & je desirois les plaisirs sans les connoître , car ma femme

de chambre ne m'en avoit donné qu'une idée imparfaite ; j'étois trop jeune pour en sentir le prix ; le plaisir ne devient volupté que par la réflexion. Quand j'arrivai , j'étois assez formé pour être défiant , mais trop emprunté pour être amusant ; je craignois la mauvaise compagnie , & je n'étois pas digne de la bonne.

J'employai les premiers mois de mon séjour à faire des connoif-

fances , & les autres à les éviter. Ceux qui se jettent à la tête des étrangers , sont désœuvrés , & ils ne le sont souvent que parce qu'ils ne sont ni estimables ni estimés.

Cette découverte augmenta mes défauts naturels , je n'étois que timide , je devins brusque , en croyant n'être que circonspect , & je fus si ombrageux sur la probité , que tous les honnêtes gens s'éloignèrent de moi.

Je jugeai Paris sur les premières impressions , les hommes sur la fatuité de quelques Petits-Maîtres , les femmes sur l'indécence de celles qui sont le spectacle & l'entretien du jour , qui ont plus de ridicule que de défauts , qui affichent plus le plaisir qu'elles ne le goûtent , qui sont prises , quittées , reprises , rarement aimées , jamais estimées. Leur legereté fait leur agrément & le mépris , le droit de leurs

Amans. Celui qu'elles m'inspirerent me donna de l'éloignement pour la société des femmes, dont je confondis absolument la conduite. Ce ne fut qu'avec regret que j'embrassai un genre de vie entièrement opposé à mon goût.

Paris me parut très-utile pour l'esprit, & je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir de ce qui me manquoit : je tâchai de l'acquérir, non par le commerce de certains

bureaux d'esprit , qui m'eurent bien-tôt revol-  
té , mais par le ton re-  
pandu sur les sciences ,  
par celui du sçavoir &  
par la communication  
facile des connoissances.  
J'étudiai , je profitai ,  
mais je ne m'amufai  
point ; les talens , l'étu-  
de , les beaux arts sont  
fort estimables , mais la  
voix des sens est bien  
seduisante pour un jeu-  
ne homme , & lorsque  
l'agrément & l'estime se  
trouvent en concurren-

ce, c'est l'estime qui perd  
toujours son procès.

J'étois dans ce cas là ;  
mais l'embaras & la  
crainte de satisfaire ces  
desirs me contraignoient  
beaucoup. Ce n'est pas  
que l'on ne me présen-  
tât fréquemment des oc-  
casions pour les appai-  
ser ; j'étois riche, c'en é-  
toit assez pour recevoir  
des offres de toutes les  
especes : mais ces mo-  
yens m'étoient suspects.  
J'avois dit plusieurs fois  
assez haut, que je don-

neroismillepistoles pour  
trouver une fille jeune,  
sage, jolie & parfaite-  
ment neuve; je ne cro-  
yois pas qu'il fût possi-  
ble de me prendre au  
mot; elle me fut offer-  
te, telle en effet que je  
la pouvois desirer; preu-  
ve bien réelle que l'ar-  
gent fournit les choses  
les plus rares. Enfin je  
ne pouvois avoir aucun  
scrupule sur le compte  
de celle que l'on me pro-  
posa; elle se nommoit  
Lucie, sa mere avoit

toujours été entretenue. Je crois qu'il eût été difficile au pere de s'opposer au marché; mais aussi je n'avois point mis la naissance dans les conditions. La mere l'avoit mise aux filles de Sainte-Marie, dès sa plus tendre enfance, & la mort venoit de la surprendre avant de la retirer du Couvent. On ne trouva chez elle que ce qu'il falloit à peine pour payer ses creanciers, ainsi j'ai toujours compris,

qu'elle avoit , comme beaucoup d'autres Mères , compté sur la beauté de sa fille pour rétablir ses affaires.

La Tante de Lucie qui avoit fait elle-même le métier de sa Sœur , ne se trouvant pas plus riche , profita du meilleur effet de la succession & le moins sujet aux droits de la Justice , c'est à dire de Lucie ; elle n'étoit pas d'un caractère à la laisser dans un Couvent , quand même elle auroit

auroit eu dequoi payer  
sa pension. Cette Tante  
instruite de mes offres,  
vint me trouver, m'ex-  
posa tous les faits, & me  
pria de les verifier. Ce  
fut avec peine que je me  
determinai à l'examen  
d'une chose que je ne  
croyois pas possible. Je  
fis des informations, je  
fus convaincu qu'on ne  
m'en avoit pas imposé:  
je voulus juger de la fi-  
gure, je fus conduit au  
Couvent. La Nièce vint  
à la grille en habit de

Religieuse, suivant l'usage de cette maison ; c'étoit un uniforme très-convenable pour l'espece d'entrevue , je fus content ; je donnai les mille pistoles , j'en remis cinq cens à la Tante , pour en disposer à sa volonté , & le reste fut placé en rente viagere sur la tête de Lucie : les autres conditions , furent qu'en cas de degout & de rupture , je ne remettrois sa Nièce qu'entre ses mains , fans

m'embarrasser de ce qu'elle en feroit ; elle me promit de son côté, de ne point voir Lucie, & de n'entretenir aucune sorte de commerce avec elle, tout le tems qu'elle feroit chez moi. Elle convint galamment que cette condition étoit une action prudente de ma part.

Pendant que le marché se conclut, je fis préparer un appartement dans ma maison, & je pris la femme d'un de

mes gens pour servir ma  
petite Religieuse. Tout  
étant préparé, & les fu-  
retés établies de part &  
d'autre, nous allâmes  
dans un fiacre, la Tan-  
te & moi, retirer notre  
parente du Couvent,  
car j'avois passé dès la  
premiere visite, pour un  
de ses Cousins, & j'avois  
deploré le malheur de  
notre famille, qui nous  
obligeoit à retirer Lucie,  
n'ayant pas de quoi pa-  
yer sa pension. Cette im-  
possibilité rendit les Re-

ligieuses très faciles pour renvoyer leur pensionnaire, on nous la remit & je la conduisis chez moi, où la Tante me l'abandonna.

La beauté de Lucie avoit animé des desirs auxquels rien ne pouvoit s'opposer; car on lui avoit expressement recommandé de m'obéir sur tout ce que je pourrois lui demander. Ainsi dès le premier jour je possedai tous ses appas.

Lucie n'avoit de sen-

timent décidé que la haine pour son Couvent; indifferente sur tout, son innocence étoit complete, j'eus le tems de m'en convaincre & de voir avec plaisir qu'elle croyoit que toutes les filles étoient traitées comme elle, en sortant des filles de Sainte-Marie. Il étoit inutile de la detromper, je la laissai dans son erreur: accoutumée à la retraite, & à une plus grande contrainte, son appartement

lui parut agréable, & je ne negligéai rien pour l'entretenir dans cette idée, par des amusemens simples & par des occupations variées & convenables: je lui donnai des Maîtres pour ajouter à ses charmes, & des Livres pour lui former le goût.

Elle étoit grande & parfaitement bien-faite, ses yeux noirs étoient pleins de tendresse, sa gorge étoit formée, quoi qu'elle n'eût encore que

quinze ans, son sourire étoit des plus gracieux, ses dents & sa peau étoient éclatantes, enfin les plus beaux cheveux couronnoient toutes ses perfections. Pour vous persuader que l'illusion n'a point travaillé ce portrait, je conviendrai tout naturellement qu'elle avoit peu d'esprit; mais sa parfaite innocence & les charmes de sa jouissance, étoient suffisans pour occuper, remplir, & embellir ma retraite.

D'ail-

D'ailleurs ce genre de vie me laissoit tous les charmes de la liberté; en un mot, je goûtois sans aucun inconvenient, les agrémens d'un Mari possesseur d'une des plus belles femmes, qui n'auroit eu ni entours ni parens, & le plaisir que ressent un Pere dans les soins & les fruits d'une éducation formée sous ses yeux.

Non seulement je tirois une douce satisfaction des progrès qu'el-

le faisoit , & que je m'attribuois sans doute , mais c'étoit un moyen agréable & honnête, qui remplissoit plusieurs vuides dans la journée , & ce vuide le malheur de tous les hommes , m'auroit conduit aisément au dégoût ; les heures réglées reparent cet inconvenient , les Fondateurs d'Ordre , l'ont si bien senti, que cette regle seule rend les Cloîtres supportables.

Je vécus trois ans a-

vec Lucie , goûtant fans aucun trouble tous les charmes des fens , n'imaginant pas que la Volupté pût être autre chose que Lucie. Quand ce tems fut passé , je crois dans la vérité , qu'elle étoit plus belle , & que sa jouissance étoit encore plus complete à une certaine opinion près , qu'au moment de sa sortie du Couvent ; cependant fans deviner la raison , elle ne me parut plus la même , je me fçus

mauvais gré de n'être plus autant ébloui de ses beautés ; ce fut inutilement que j'y recherchai avec soin tous les delices passés , & que je m'acharnai à leur jouissance. Je trouvai bientôt que j'étois à plaindre de n'avoir aucun reproche à faire à Lucie ; douce , complaisante , attentive comme une Femme bien née le doit être pour son Mari ; j'en vins au point de me fâcher contre elle , mon

amour propre se revol-  
ta de ce qu'elle ne s'ap-  
percevoit point de la  
diminution de mes de-  
sirs , j'aurois voulu qu'el-  
le eût travaillé à les ra-  
nimer , mais elle étoit  
étonnée de mes repro-  
ches & ne pouvoit y  
rien comprendre. Qu'est-  
il arrivé de nouveau , me  
disoit-elle ? ne fais-je pas  
ce que j'ai toujours fait ?  
ne vous suis-je pas sou-  
mise ? vous ai-je défobéi ?  
& mille autres reponses  
convenables à son cara-

Etère & à sa situation. Je sentis bien-tôt l'erreur & l'inutilité de mes reproches, j'eus même une forte de honte de mon injustice; en effet, que pouvois-je reprocher à Lucie, que devois-je en exiger de plus? ainsi quand une fois j'eus démêlé le ridicule de l'amour propre qui m'avoit aveuglé, je cessai de la tourmenter, & je me livrai un peu davantage au monde, qui me parut plus piquant & plus

varié que ma retraite ,  
 & dès lors lui paroissant  
 plus aimable , j'en fus  
 plus accueilli ; ce n'est  
 pas tout , il semble que  
 les femmes ayent un in-  
 stinct qui leur fait distin-  
 guer quand un homme  
 n'a rien dans le cœur &  
 qu'il est à *louer* , pour me  
 servir du terme reçu. Le  
 dégoût d'un côté & la  
 vivacité du monde, dont  
 je sentoïis de plus en plus  
 les agrémens m'oblige-  
 rent à réfléchir sur le par-  
 ti que je prendrois par

rapport à Lucie. J'étois trop honnête homme pour me refoudre à la remettre entre les mains de sa Tante , je l'aurois plutôt encore rachetée que de la voir livrée au public , procédé dont la conduite & la morale de cette Tante , ne me permettoient pas de douter : heureusement, elle mourut dans cet intervalle , & la pauvre Lucie n'avoit plus que moi dans la nature. Quand cette réflexion ne m'auroit pas

touché, pouvois-je l'abandonner à elle-même? son caractère & l'éducation que je lui avois donnée loin de la garantir des derniers malheurs, n'auroient au contraire servi qu'à rendre ses peines plus assurées: de plus si l'on ne respecte pas son goût, on est attaché à son ouvrage, on est lié par les soins que l'on a pris, ils deviennent une propriété; je résolus donc de la marier, mais cette résolution é-

toit prise long - tems avant qu'il me fut possible de l'exécuter. Souvent en revenant chez moi , la vue des charmes de Lucie , l'admiration que je ne pouvois refuser à ses beautés , me faisoient dire en moi-même , comment peut-on se priver de tant de thrésors ? comment peut-on les abandonner ? se peut-il qu'on en rende un autre possesseur ? d'autres fois je me représentois la douceur de ma

vie, la liberté de mon esprit, la tranquillité de mon ame & l'impossibilité de trouver une autre jouissance qui ressemblât à Lucie : je ne la chercherai pas, disois-je, où la trouver ? sans me causer la moindre inquiétude, me disois-je encore, elle rend ma solitude vivante, elle me tient une compagnie douce & assidue ; souperai-je seul ? Quel ennui ! comment pouvoir remplacer tant de douces habitudes !

Mais quand les sens sont émouffés pour un objet, les réflexions sont peu capables de les ranimer. Je me livrai de plus en plus à la société ; plusieurs femmes aimables m'agacèrent & me firent de ces coquetteries qui signifient beaucoup lorsqu'on n'en est pas séduit.

Enfin dans un de ces Soupers que Paris fournit mille fois dans un jour, Melite, dont l'esprit & la vivacité éga-

lent la coquetterie & la gentillesse , m'éblouit & me fit éprouver une séduction qui m'avoit été jusqu'alors inconnue , elle étala & fit sentir avec profusion tout ce que le feu de l'esprit peut produire ; l'envie de lui plaire & de la détromper sur l'idée qu'elle affectoit d'avoir de moi , en me regardant comme un sauvage , incapable de sentiment , me rendirent plus aimable & m'inspirerent cette co-

quetterie de l'esprit qui rend l'imagination si vive & si brillante. J'obtins sans peine la permission d'aller chez elle, bien-tôt elle me mit de toutes les parties, elle me *vouloit*, j'ai même sçu depuis & par elle-même, que ce n'étoit à la vérité que pour une *passade*; enfin elle m'avoit *entrepris*, je l'avois écoutée, elle m'éblouissoit & je me trouvai son Amant presque sans m'en être apperçu, mille fois

trop avancé pour reculer, & pour rompre tous les engagements qui se succedoient & qui n'étoient cependant encore que sur le compte de la société. Dans ces circonstances, il fut un jour question de filles entretenues : le mépris souverain avec lequel les coquettes du monde parlent de ces especes de femmes, leurs plus grandes ennemies ; les peintures qu'elles en font, furent employées par

Melite, mais legerement, par maniere d'acquit & comme une chose decidée à laquelle un homme de goût & d'esprit ne peut jamais se livrer. Elle feignit d'ignorer que la critique pût me regarder, mais le coup qu'elle me porta n'en fit encore que plus d'impression.

Le plus grand art consiste à laisser penser celui que l'on veut persuader. Attaqué comme je l'étois, comment pouvoir résister ?

resister ? je ne trouvois plus de ressource dans les beautés de Lucie ; de plus les femmes du monde ont un air de décision qui leur réussit toujours , j'en sentoís l'erreur , le faux m'en étoit démontré , cependant l'impression se formoit , & s'augmentoít chaque jour.

Independamment de *l'envie* que Melite avoit de moi , les femmes les plus nobles & les plus desintéressées sont char-

D

mées d'avoir un Amant riche & opulent , il est plus commode pour les arrangemens de toute espece. Les Soupers se donnent dans un endroit nouveau , le goût du Cuifinier est différent , le service a de petites nuances que l'on ne voit point ailleurs , car le monde fait son affaire capitale de ces fortes de minuties ; un homme dans l'opulence , fournit plus aisément toutes les choses importantes à

une dissipation générale  
& devenue nécessaire ,  
en un mot quelque ri-  
che que l'on puisse être  
par soi-même , c'est tou-  
jours cela de plus dans  
la société. En conséquen-  
ce on avoit déjà jetté en  
avant plusieurs proposi-  
tions de Soupers & de  
Fêtes. J'avois très-bien  
senti qu'elles s'adres-  
soient à moi , mais je n'a-  
vois eu garde de les re-  
lever, j'eus bien-tôt hon-  
te de témoigner si peu  
d'empressement à une

femme qui m'en témoi-  
gnoit autant, & qui ne  
me paroissoit que trop  
en meriter beaucoup.  
Mais comment donner  
à souper à des femmes  
dans la situation où j'é-  
tois, à celle sur-tout dont  
l'affaire commence, &  
dont on craint la curio-  
sité; comment la prier  
de venir dans une mai-  
son où l'on entretient  
une fille? Si elle le dé-  
couvre, quelle scene!  
que dira Lucie elle-mê-  
me? la femme qui a le

moins d'esprit, s'exprime hautement & fierement sur les droits de sa beauté. Cependant les lettres commencerent à s'établir entre Melite & moi, & je sentis dans celles qu'elle m'écrivoit ce feu, cette legereté, cette suspension, ces transitions agréables, ces negligences, enfin cette véritable éloquence qui n'existe que dans le stile des femmes; cette lecture acheva de me déterminer. Voyant l'af-

faire s'avancer à grands pas, je sentis qu'il falloit absolument me separer de Lucie; toutes les réflexions qui m'avoient empêché d'en venir à cette rupture s'évanouirent; mais que faire de Lucie? c'étoit toujours l'embarras, je n'avois d'autre parti à prendre que celui de la marier, à qui pouvoit-elle convenir? & quel homme lui convenoit? c'eût été humilier Lucie & moi-même, que de la don-

mer à un de mes gens.  
Un vil Artisan meritoit-il de posséder tant de charmes ? quel usage auroit-il retiré d'une éducation pareille à celle que j'avois donnée à Lucie, & quelle vie pénible & malheureuse auroit-elle menée avec un homme de cette espece ? je me déterminai donc à faire un choix parmi les Maîtres que je lui avois donnés ; j'examinai leurs caractères avec soin & le Maître à danser me

parut le plus convenable. Peu accoutumé à connoître les femmes, ce fut en tremblant que je pressentis Lucie sur l'établissement que je méditois : les insinuations furent inutiles, elle ne les entendoit point, il fallut s'énoncer clairement : l'embarras de Lucie ne me laissa pas long-tems dans l'erreur, & je decouvris sans peine qu'il ne tomboit point sur le chagrin de me quitter, comme je l'avois d'abord

bord

bord imaginé, mais sur la crainte que je n'eusse découvert que le Maître à danser étoit en effet amoureux d'elle. Cet aveu me piqua dans le premier moment, & finit par me soulager. Je ne voulus rien approfondir, c'est toujours le plus sûr dans presque toutes les affaires & sur-tout dans celles de cette espece, mais bien assuré du consentement de Lucie, j'obtins sans peine avec une dot raisonnable ce-

lui du Maître à danser ;  
 Lucie n'étant point connue dans le monde , & personne ne l'ayant vue chez moi , il fut aisé de composer une histoire & de la mener chez son mari d'une façon qui ne donnât point à parler.

Tout ce qui est arrivé dans la suite à la pauvre Lucie ne me regardant plus , je ne vous en instruirai point & je reviens à Melite.

Quand on a fait ce que l'on croit devoir ,

on est plus libre & plus hardi dans toutes ses démarches, on n'en a point parlé à la personne intéressée, cependant on croit qu'elle le doit sçavoir, on lui parle comme si l'on avoit en effet des droits sur elle, cette différence de conduite & la reserve que j'avois observée jusques là, auroient dû me faire tort dans un autre caractère, mais elles ne me rendirent que plus aimable aux yeux de Melite, &

plus digne encore des bontés qu'elle m'avoit destinées depuis long-tems. Ainsi je fus bientôt heureux ; l'arrangement du premier rendez-vous, que j'aurois du regarder comme un effet de l'expérience, me parut un assemblage des plus tendres attentions, & je suis obligé de convenir qu'indépendamment des charmes de la nouveauté, je trouvai qu'elle sçavoit réellement & avec delices,

ce que j'avois voulu  
montrer à Lucie avec  
autant de peine que peu  
de succès ; pour vous  
en convaincre, sçachez  
que Melite avoit les  
deux temperamens, ce-  
lui de la tête le plus com-  
mun à Paris, & celui des  
sens le plus considerable  
present de la Nature.  
L'air reservé que j'avois  
eu avec elle depuis que  
je la connoissois, soit à  
cause de mon caractère,  
soit à cause de Lucie,  
avoit encore irrité ses

desirs, ainsi je puis dire, qu'elle ne me fit voir, en s'abandonnant à moi, que des choses aussi nouvelles qu'agréables. Toutes les attentions d'une Coquette & qui n'est pas à sa première affaire, sont piquantes & séduisent aisément un homme à qui comme à moi, elles étoient absolument nouvelles. Quelque libre que je fusse chez moi, elle voulut que je prisse une petite maison, elle fut bien-tôt obéie,

J'en choisiss une charman-  
te & sur laquelle il n'y  
avoit aucune vue, ainsi  
toutes les chambres, le  
jardin même, tout fut  
bien-tôt marqué, & re-  
çut des témoignages de  
notre vivacité & de nos  
desirs. Melite ne pou-  
voit vivre sans moi, ses  
empressements m'éton-  
noient & me flattoient  
encore plus, chaque jour  
enfin me fournissoit mil-  
le preuves de son atten-  
tion, les delices de la  
jouissance & ceux de la

table mêlés aux agréments & à la vivacité de l'esprit, me transportèrent dans un monde nouveau & je m'ennyvrai fans peine de l'union de ces plaisirs : car la liberté de notre petite maison fut poussée à tous les excès aimables où peuvent se laisser aller une femme vive, & emportée, & un homme plein de desirs, & quoi qu'elle partageât la totalité, je me chargeois tout seul de la recon-

noissance : je me livrai donc sans aucune réflexion à son genre de vie , & bien-tôt emporté par elle dans le tourbillon du monde , je me trouvois tous les jours au spectacle , plus souvent dans sa loge , où elle vouloit que je fusse & précisément derriere elle plutôt que ce qu'on appelle en *regle* , c'est-à-dire vis-à-vis ; avec une conduite si peu ménagée je fus bien-tôt regardé comme l'Amant

déclaré, admis dans toutes les sociétés de Melite, & prié de tous les foupers & de toutes les campagnes où elle étoit engagée, je vivois content ou pour mieux dire enchanté, les plaisirs ne me donnoient pas le tems de me reconnoître, j'étois bien éloigné de croire que j'avois obligation de la plus grande partie de ces délicieux instans à une chose aussi mécanique que la faison, rien cepen-

dant n'étoit plus véritable.

Mon affaire avec Melite avoit commencé avec le Printems, la France étant alors en guerre, tous les Officiers partirent, & la disette d'Amans augmenta la vivacité qu'elle ressentit pour moi, elle étoit de bonne foi, elle croyoit ne la devoir qu'à son goût, j'avois la même opinion & j'étois dans la plus grande sécurité, mais je ne fus pas long-tems

ſans être convaincu de ſon erreur & de la mienne, la campagne finit. Le genre de vie changea, la maiſon ſe remplit, & je voyois tous les jours arriver de jeunes gens qui m'étoient inconnus, & qui fouroient de l'emprefſement que j'avois pour Melite, & de la jalouſie que je témoignoïs, bientôt il fut aifé de confondre mon titre d'Amant déclaré dans la foule de ceux dont elle étoit ſans

ceffe environnée ; les uns l'avoient *eue* , les autres la vouloient *a-voir* , d'autres enfin ne vouloient jouir que de la liberté & des autres agrémens de sa maison ; mais tous n'avoient aucun égard à mes desirs , ou à l'envie que j'avois de me trouver seul avec ma Maitresse ; je me plaignois inutilement de voir mes plaisirs contraints pour des choses qui me paroissoient absolument inutiles. Le

mouvement & la nécessité de voir du monde, l'obligation de soutenir l'état d'une jolie femme, se coloroient de tant d'excuses, & de tant de raisons spécieuses qu'il fallut apprendre à m'en payer. Que dire, en effet, quand on allé- gue l'habitude de sa vie? Les diverses liaisons & même *le qu'en dira-t-on*, que l'on ne craint point pour l'essentiel; mais que l'on redoute pour les minuties. Peut-on

changer , vous dit-on ,  
la forme de sa vie ? De  
quel front fermer sa por-  
te & rompre avec d'hon-  
nêtes gens dont on n'a  
jamais reçu que des po-  
liteffes ? Si l'on vouloit  
avoir de tels procédés ,  
continue-t-on , ne de-  
vriez-vous pas , si vous  
m'étiez attaché comme  
vous le dites sans cesse ,  
être le premier à les em-  
pêcher ? n'a-t-on pas tou-  
jours le tems de se voir ?  
Et mille autres choses de  
cette force & de cette

espèce , auxquelles je ne pouvois oppofer que mes defirs. Le goût que j'avois pour Melite s'accommodoit avec peine à ces fortes de réflexions, & mille fois je regrettai l'amusement de mes lectures frivoles , la douceur , la complaisance & la commodité de Lucie ; mais je me trouvois engagé fans avoir assez de force pour abandonner les plaisirs que je goûtois avec Melite , & fans pouvoir imaginer

ce

ce que je pourrois mettre à leur place. Alors je vécus tout à la fois mécontent & satisfait, j'éprouvai plus d'une fois qu'une femme ne s'attache en général qu'à contredire les premières habitudes, & les anciennes occupations de son Amant. D'ailleurs le genre de ma vie étoit devenu si différent que rien de ce que j'avois fait ne m'étoit plus praticable. Melite se levoit tard, & ne dînoit jamais. A peine

avoit-elle le tems de s'habiller, pour se rendre au Spectacle ou bien à l'amusement du jour, l'un ou l'autre conduisoit toujours à l'heure du souper, composé d'une compagnie rarement assortie, les nouvelles, les jugemens sur les Livres, & sur les nouveaux Ouvrages de Théâtres, les Dissertations sur la mode & les étoffes, les Epigrammes manquées faisoient le sujet & l'objet d'une conversation que

l'on interrompoit pour  
 reprendre un jeu qu'on  
 finissoit tard, auquel l'in-  
 téressant entretien du  
 souper succedoit enco-  
 re. On ne croit pas qu'il  
 soit le même; il ne differe  
 cependant que par des  
 variétés médiocres, c'est  
 toujours le même fonds,  
 je n'étois jamais à ce que  
 je faisois; quand je jouois  
 j'étois distrait comme  
 quelqu'un qui aime  
 mieux parler, & quand  
 on parloit je me taisois  
 comme quelqu'un qui

aime mieux jouer.

J'étois Amant déclaré , & les devoirs de ma charge me forçoient de laisser sortir tout le monde & de demeurer le dernier ; le desir me foumettoit à l'usage , non sans me faire éprouver beaucoup d'impatience ; car on se faisoit un point d'honneur de percer fort avant dans la nuit ; mais on veilloit par air , au lieu de veiller sans s'en appercevoir.

Ma vie se trouvant  
 absolument changée &  
 soumise à celle de Me-  
 lite ; je m'apperçus avec  
 douleur que mes jours  
 s'écouloient sans pen-  
 ser, sans en avoir le tems  
 & sans pouvoir dire ce  
 que j'avois fait au milieu  
 de ce qu'on appelle le  
 monde & le bon air,  
 auxquels on sacrifie sa  
 santé, son esprit & sou-  
 vent même ses plaisirs ;  
 des choses fausses dans  
 leurs principes peuvent-  
 elles satisfaire pleine-

ment ? Et ne sont-elles pas excédantes pour ceux mêmes qui n'en connoissent point d'autres ? Que doivent-elles paroître à quelqu'un qui a pû s'occuper & qui a connu l'heureux talent de sçavoir se passer des autres ! malgré cet état de souffrance , un regard , un mot de Melite , une plaisanterie , un billet agréable me faisoient non seulement oublier mes dégoûts ; mais encore me repré-

sentoient assez souvent ce genre de vie préférable à celui que je regrettois. De plus il me semble qu'on ne sçait point quitter. Quelque bonne ame ne fera-t-elle jamais un Traité qui puisse instruire la Société sur un de ses plus pénibles inconveniens, la revolte de l'esprit, & le dégoût du cœur, sont formés long-tems avant que d'être avoués. L'enchaînement des Parties que l'on ne sçait com-

ment éviter, la fausse honte de déclarer une inconstance, raisonnable d'abord qu'elle est sentie, & de la témoigner aux yeux de ceux que l'on a pour Confidens; souvent même pour témoins, retiennent successivement; cependant les circonstances présentent, de nouveaux plaisirs, ou de moindres ennuis par lesquels on se trouve engagé. Enfin on traîne, pour ainsi dire, sa vie dans l'attente

te d'un événement dont on puisse profiter & qu'il est bien rare de rencontrer. D'un autre côté, il est presque impossible que les sentimens ne se produisent point à l'extérieur, sur tout dans une liaison, où l'on s'examine, en se connoissant si parfaitement, & où tant de choses concourent à déceler. Melite étoit trop fine pour ne pas soupçonner mes idées, elles lui donnoient de l'occupation

G

dans ses momens perdus , & cette occupation l'attachoit malheureusement à moi , à mesure que je m'en éloignois ; elle vouloit détruire ce qu'elle soupçonnoit dans mon esprit. Un attachement sincere & vif, loin de produire le même effet , auroit pû la conduire à l'inconstance. Les éclairciffemens , les reproches , l'aigreur , la foiblesse des recommandemens , tout annonce la fin de l'affaire

& la précédent avec désagrément. J'éprouvai ces cruels & déraisonnables passages du dégoût à la rupture, & nous fûmes obligés de rompre, malheureusement ce fut avec éclat; les femmes aiment à occuper la Scène; je l'éprouvai, malgré tous les efforts que je fis pour l'empêcher. Que faire? On est deux dans ces sortes d'affaires, & celui qui parle, trouve toujours quelqu'un, non

seulement prêt à l'écouter, mais encore aux aguets pour le faire parler. Une rupture est un événement dont le récit & les commentaires remplissent un des grands vuides du monde; il est vrai que si l'on n'est pas retenu par la moderation du caractere, ce qu'on appelle un éclat, est ordinairement bien peu de chose, c'est la conversation de quelques instans, pendant deux ou trois

jours au plus , tenue par des gens que l'on jugera dans peu de la même façon. Encore faut-il , pour que l'éclat ait une certaine consistance , que l'événement arrive dans un tems de disette ; j'en ai vû de très-brillans par toutes leurs circonstances , occuper à peine quelques minutes dans un souper. Il faut tout dire , ils arrivoient au milieu de l'hyver , où les événemens de cette nature abondent

pour l'ordinaire. Ainsi la saison que selon moi un homme sage dans le monde , devroit préférer pour quitter , seroit celle du plus fort des Bals , quelques jours avant le Mercredi des Cendres ; ce n'est pas que le tems des Vacances, lorsque tout le monde est à la campagne , n'ait aussi ses avantages , car la solitude de Paris , ou plutôt la compagnie éparse , produit le même effet que le mouve-

ment & l'agitation des  
Assemblées. Je ne fus  
point assez heureux  
pour rencontrer ces fa-  
vorables faisons , j'é-  
prouvai les cruels effets  
des discours & des re-  
dites , les altérations des  
faits , enfin tout ce qui  
peut engager à une indis-  
cretion qui perpétue les  
propos ; je me souciois  
si peu d'avoir raison aux  
yeux des autres , que je  
négligeai ma justifica-  
tion ; je gardai le plus  
profond silence & trop

heureux de retrouver  
ma liberté : les plaisirs  
doux, & le charme des  
occupations me reçurent  
à bras ouverts. Ce  
doux accueil ne fut pas  
de longue durée, l'étude  
& la retraite ont leur  
bizarerie, elles ne plai-  
sent pas toujours. D'ail-  
leurs le cœur est fait  
pour aimer, & quand il  
a connu son ressort, il  
lui est difficile de de-  
meurer dans l'inac-  
tion : les soins que l'on  
prend pour éviter tout

engagement, sont souvent les causes de l'enchaînement, & quand le besoin d'aimer nous tourmente, il se présente sous les apparences du desir de la Société; enfin sous des formes si douces & si éloignées de l'amour, que le plus éclairé en est ordinairement la dupe; ce fut ce qui m'arriva.

J'allois assez souvent aux Spectacles & surtout à la Comédie Française, ce magnifique &

nombreux assemblage  
des plus grandes preu-  
ves de l'esprit, & quoi-  
que presque toutes les  
Pièces soient assez sou-  
vent mal remises, el-  
les me paroissoient au  
moins d'excellentes lec-  
tures, & les réflexions  
qu'elles me faisoient fai-  
re nourrissoient agréa-  
blement mon repos. En  
un mot le Théâtre Fran-  
çois étoit mon étude &  
ma dissipation. Peu tou-  
ché des femmes, évitant  
même de les regarder

avec une extrême attention ; je fus un jour obligé d'en remarquer une qui n'avoit point de rouge , & qui se distinguoit cependant par la beauté de son tein , par la modestie & la propreté d'une parure dans laquelle il n'y avoit rien d'affecté. Je me contentai d'en avoir bonne opinion , & je n'y pensai pas davantage ; cependant le hazard me fit trouver plusieurs fois à côté de sa

Loge ; j'entendis les jugemens qu'elle portoit sur les Acteurs ou sur les Pièces , non seulement les jugemens répondoient parfaitement à tout ce que son extérieur annonçoit d'agréable ; mais ils étoient prononcés avec un son de voix délicieux , qui dénote , pour l'ordinaire , le caractère plus que toute autre chose. Au reste , je ne voyois point cette belle femme aux Assemblées tumultueu-

ses , je remarquois avec plaisir qu'elle venoit au Spectacle uniquement pour en jouir ; sa compagnie varioit peu ; mais elle étoit composée de Gens sages & d'esprit ; je sçavois gré à la Nature d'avoir produit une femme comme elle ; mais je m'en tenois-là. Je ne fis pas la moindre démarche pour la connoître , pas même pour apprendre son nom ; je me contentois d'être bien-aïse de l'appercevoir

dans la salle, & par conséquent fâché de ne l'y pas trouver : plus je reconnoissois ce sentiment en moi, plus j'en redoutois les suites. Ainsi je l'aurois évité plutôt que je ne l'aurois cherché. La distinction qu'elle me paroissoit mériter sur les autres femmes, la rendoit redoutable à ma réflexion. Cependant la Comedie avoit chaque jour plus d'attrait pour moi. Je crois, en vérité, que je

m'en ferois tenu toute ma vie à ces desirs simples, tant un engagement me paroïssoit redoutable. Un jour on me remit en entrant chez moi la lettre d'un de mes Amis, il m'écrivait de Province, & me prioit de rendre service à une Dame qu'il me nommoit & qui m'étoit inconnue; il m'en indiquoit les moyens, & ces moyens étoient à ma portée: on ajouta que la Dame avoit apporté cette let-

tre elle-même, & qu'elle s'étoit fait écrire; je vis qu'elle se nommoit Cephise & qu'elle étoit celle dont mon Ami me recommandoit les intérêts: on me dit encore qu'elle demeueroit fort près de chez moi. La politesse & l'amitié m'engageant à aller recevoir ses ordres, je m'y rendis le lendemain de bonne heure après midi, dans le dessein de la trouver. La propreté, l'air rangé qui regnoit dans la maison

son où je descendis, me  
 prévinrent favorable-  
 ment pour celle qui l'ha-  
 bitoit. Enfin parvenu  
 dans la pièce où Cephi-  
 se se tenoit; quelle fut  
 ma surprise de me trou-  
 ver vis - à - vis celle  
 dont je n'avois pas mê-  
 me voulu sçavoir le  
 nom! Mon embarras fut  
 grand & m'empêcha de  
 voir, qu'elle-même rou-  
 git en me voyant entrer.  
 Les complimens furent  
 très - décontenancés de  
 ma part. Les obliga-

tions que j'avois à mon Ami, furent balbutiées; mais les offres de services furent vives & sincères. J'appris ce que l'on desiroit de moi, & toute considérable que put être l'affaire, elle me parut une minutie.

Cette visite ne fut pas longue, j'avois tant de choses à dire, ou plutôt, j'en pensois un si grand nombre, que je laissai plus d'une fois tomber la conversation. Machinalement j'aimois mieux

voir & entendre, que parler, & je fortis pour aller travailler à ce que l'on m'avoit recommandé, non sans avoir demandé la permission de venir en rendre compte. Cette démarche étoit inutile & pouvoit aisément se supposer; mais on veut se faire dire, on cherche des prétextes, on en présente; les choses les plus simples deviennent flatteuses & prennent un air de distinction après lequel on

H ij

ne peut s'empêcher de courir. A peine étois-je sorti, que je sentis toutes les impressions que je redoutois ; mais la plus grande preuve que j'eus de ma situation, ce fut l'inquiétude dont je me sentis animé : je connoissois celui pour lequel Cephise m'avoit sollicité ; c'étoit un jeune homme aimable & des mieux faits, elle m'avoit dit simplement qu'il étoit de ses parens. La parenté rassu-

ra - t - elle jamais ! Loim  
d'exclure les droits sur  
le cœur , combien de  
fois les a-t-elle rappro-  
chés ? Je ne fus pas long-  
tems sans défavouer  
mon injustice ; de quel  
droit puis-je trouver  
mauvais qu'elle en soit  
aimée , me répondis-je ?  
Ils sont aimables l'un &  
l'autre , ils s'adorent sans  
doute , ils le doivent ,  
& la tranquillité que j'ai  
toujours remarquée dans  
Cephise , ne vient que  
de la sérénité de son

cœur , elle s'endort sur un amour content. Ensuite me croyant un Héros & le plus généreux des hommes , je courus à la sollicitation dont j'étois chargée , & quoique l'affaire ne réussit pas avec la promptitude de mon desir , j'eus dès le premier jour des espérances , qui , peu de tems après se trouverent des réalités. Trop heureux d'avoir un prétexte pour la voir , je rendis compte à Cephise

de tous les petits incidens qui arriverent à cette affaire avant sa conclusion ; j'étois bien éloigné de lui faire l'aveu des idées de ma jalousie ; mais soit que l'on ne puisse s'empêcher de faire des questions & de se découvrir soi-même, soit par la facilité avec laquelle les femmes nous devinent, Cephise me combla de joye en me parlant sur le compte de son Parent avec tant de simplicité & de

détails, qu'elle sembloit avoir lû dans mon ame, & qu'elle cherchât à me rassurer : je sentis vivement l'adresse ou la bonté qu'elle mit en usage ; je fus charmé qu'elle eût été frappée des sentimens de mon cœur. La joye & le contentement extérieur, furent les seuls témoignages que toutes ces idées me donnerent à la fois.

C'est ainsi que commence la plus véritable & la plus pure des Voluptés,

luptés : les impressions d'un Objet estimable , les réponses sous-entendues , qui vont droit au cœur , le desir de mériter l'estime , l'envie d'établir le goût , & de prouver celui que l'on ressent , le progrès de toutes ces idées ; enfin le charme de l'espérance : si tout cela n'est pas déjà la Volupté , c'est du moins le plus solide de ses fondemens. La sincérité de mes démarches , avoit touché Ce-

I



phise , & quand l'affaire à laquelle elle s'intéressoit , n'eût pas été aussi heureusement terminée , elle ne m'en eût pas moins témoigné sa reconnoissance , elle m'avoit permis de partager les douceurs de la Société & je profitai d'une si douce permission ; ce fut en vain que j'examinai avec les yeux & la curiosité de l'amour , je ne vis rien chez elle , qui portât le caractère de cette pas-

tion , ni qui pût causer  
la plus legere inquietude  
à mon cœur ; ne voyant  
aucun Objet qui fixât  
ma jalouſie, je le ſuppoſai  
dans l'éloignement ;  
mais je ne remarquai  
pas la moindre choſe  
qui pût indiquer une  
ſituation malheureuſe  
par l'abſence. On par-  
loit de toutes ſes con-  
noiſſances tout haut , &  
ſans affectation , ce que  
l'on en diſoit n'avoit  
rien d'obſcur , ſes Amis  
avoient toujours été les

mêmes. Enfin j'étudiai ces récits avec la plus scrupuleuse attention, sans y pouvoir remarquer qu'une égalité d'ame, & de façon de penser qui prévient, ou qui confirme toujours favorablement. Des soupers honnêtes & réglés, faisoient l'amusement & la dissipation d'une Société, dont les principes étoient établis sur la plus agréable Philosophie, sur la paresse enfin, elle étoit l'ame de leurs plai-

firs. Les Gens du monde auroient promptement décidé pour la tristesse ; ils auroient peut-être eu raison par rapport à eux ; mais ces plaisirs qui nourrissent le cœur & que la réflexion augmente, ne peuvent leur être connus.

L'examen que je fis des sentimens de Cephise, me fit trembler pour la possession de son cœur. Pouvois-je mériter de lui plaire ? Etois-je assez aimable ? Je ne

le trouvois pas : cependant l'attachement devenu plus fort que ma raison , l'accueil que j'avois reçu de Cephise , me déterminèrent malgré moi , à tout mettre en usage pour essayer d'y parvenir , & tous mes projets , quelque étendus qu'ils se présentassent à mon imagination , se terminoient au sentiment ; j'étois d'ailleurs si gauche & si empêtré devant elle , que je m'accablois de repro-

ches d'abord que je l'avois quitée ; mais on ne surmonte pas la timidité du véritable amour : il n'appartient qu'au foible ou bien au faux amour, de pouvoir être téméraire. Quoi qu'il en soit, je devins successivement éperdu d'amour ; mais de cet amour qui ne voit plus que l'Objet aimé, & dans lequel tout l'Univers se renferme, je n'avois aucun soupçon, que tout le prononçoit en moi,

& qu'il étoit inutile d'en parler pour l'apprendre. Je critiquois fans m'en appercevoir , tout ce qui n'étoit point Cephise , j'applaudissois avec transport tout ce qu'elle avoit fait , dit , ou pensé : je la désignois & je la citois à propos de tout. Un homme de sang-froid l'auroit pû faire , elle le méritoit , mais le transport me déceloit , cependant je croyois ne paroître que sincere & judicieux ,

tandis que d'un autre côté, je n'osois nommer Cephise à personne, ni faire la plus foible question qui la regardât, je craignois qu'on ne connût mon cœur. Enfin, j'avois des reserves & des timidités qui me surprenoient; mais le cœur me conduisoit avec rapidité, l'esprit ni l'usage du monde n'avoient aucune part dans ma conduite.

Le vrai touchera toujours & la vérité est la

plus forte éloquence. Ainsi les témoignages peu suspects que je donnois à Cephise, faisoient plus d'impression sur son esprit que toutes les déclarations n'auroient pû faire, elle s'accoutuma à moi, elle se plut à en être aimée. Enfin bientôt je lui devins nécessaire; dans les premières conversations, où l'on s'aime déjà sans se connaître encore, où le cœur plein d'une tendre curiosité, fait des que-

stions & des réponses également intéressantes , je lui demandai si elle n'avoit jamais aimé. Mon ame étoit attentive à ce qu'elle alloit m'apprendre ; j'ai été mariée , me dit-elle , vous le sçavez , & j'ai aimé par devoir. Vous n'avez donc jamais aimé , lui répondis-je avec transport ? La vivacité avec laquelle je prononçai ces mots , me fit rougir. Cephise n'augmenta point mon trouble ,

& sans paroître en dé-  
mêler le sujet , elle me  
parla avec une égale  
bonté. Ainsi je devins  
plus hardi , & bien-tôt  
sans nous être pronon-  
cé le mot d'amour , nos  
cœurs commencèrent à  
se parler. Quelle élegan-  
ce ! Mais quels ravisse-  
mens de l'ame , ne cause  
point ce combat de l'a-  
mour , & la vertu que  
l'on remarque dans une  
femme aimée & digne  
d'estime ! de quels transf-  
ports n'anime point

cette premiere modestie , qui fait dire que l'on aime ! les yeux baissés , Cette rougeur qui embellit les graces , quand un regard rencontre le coup d'œil attentif & dévorant de son Amant , cet amour sur le visage qui repand une si brillante altération & une différence si divine sur un visage adoré , une main abandonnée & baisée , ravit les sens & séduit l'imagination , sur tout quand un mouvement involontaire lui

fait ferrer celle qui l'a-  
voit faisie. Avec quelle  
rapidité ce mouvement  
va-t-il au cœur ? De quel  
ressort ne l'anime-t-il pas ?  
Un mot interrompu,  
prononcé au hazard en  
apparence , est un char-  
me de l'amour , il en a  
seul l'intelligence , il en  
connoît seul la valeur ,  
c'est une de ses Volup-  
tés , que produit le di-  
vin accord de deux  
volontés. Cependant  
Cephise sentoit toute  
l'étendue du grand mot  
d'aimer , ce beau mot

si souvent prophané.  
Dès lors qu'elle l'eut  
prononcé, je fus assuré  
de posséder un jour tou-  
tes ses beautés & j'at-  
tendois, non sans impa-  
tience, au milieu d'une  
infinité d'autres jouis-  
sances, qu'elle eût vain-  
cu cette répugnance que  
la nature & les préjugés  
de l'éducation opposent  
ordinairement à cette  
démarche; comblé de  
mon bonheur & de ses  
bontés, j'insistai, je l'a-  
voue, sur la dernière fa-

veur ; elle est à vous , me  
disoit-elle , pouvez-vous  
en douter ? & me don-  
nant pour ma vie , m'a-  
vez-vous soupçonnée  
de la moindre reserve ?  
moi qui ferois publique-  
ment gloire de vous ai-  
mer & de vous être sou-  
mise si la bienfiance  
me permettoit d'en fai-  
re l'aveu public. Qui  
vous presse , ajoutoit-  
elle tendrement ? Le de-  
sir , lui répondis-je ,  
l'envie de vous posséder  
absolument , & de voir  
bannir

bannir une forte de mé-  
fiance que votre résistan-  
ce me fait imaginer ma-  
gré moi ; mais , conti-  
nuai-je , quelque déli-  
cieuse que je puisse me  
peindre cette dernière  
bonté , songez - vous ,  
ma chere Cephise , qu'  
elle est le sceau de mon  
bonheur , qu'elle est un  
engagement que vous  
prenez avec moi ; il est  
d'autant plus grand qu'il  
tranquillifera mon cœur,  
qu'il jouira pleinement  
de son bonheur , en me  
K

mettant à l'abri de toute inconstance de votre part , l'importance de la démarche attache nécessairement un caractère comme le vôtre. Songez donc que dès lors toutes les jouissances , dont le nombre est infini en vous , me feront libres, que toutes, m'enchaîneront à la fois & séparément , que mon esprit ne verra plus que par mon cœur , qu'il n'aura plus ni craintes ni distractions , qu'en-

yvré de mes plaisirs & peut-être des vôtres , nul obstacle ne s'opposera plus aux séduisantes idées de la plus voluptueuse & de la plus tendre liberté. Attendez encore quelque tems , me dit-elle en me serrant de ses beaux bras , & me regardant avec des yeux divins, remplis de ses larmes précieuses que l'amour & la tendresse peuvent seuls faire couler. Quelle preuve exigez-vous de moi , lui répon-

dis-je ? voulez-vous différer mon bonheur ? Jugez de mon amour par le sacrifice que je vous fais de vous-même, ne décidez-vous pas seule de mon sort ? N'êtes-vous pas l'Arbitre de mon destin depuis le premier jour que je vous ai vue ? Mille bontés, plus vives de jour en jour, me consolèrent pendant quelque tems de la privation que Cephise exigeoit ; mais enfin par une yvresse com-

mune, sans pouvoir dire comment la chose étoit arrivée, nous nous trouvâmes un jour dans la plus complète des jouissances. Quel charme ! quels délices ! tout étoit réciproque , un même esprit nous animoit & c'étoit l'amour : c'est tout ce que j'en peux dire , le récit ne va pas jusques-là, je sçais que le sentiment peut être un équivalent du tempéramment ; mais pour comble de bonheur, j'en

éprouvai les tendres re-  
tours ; je vis ses charmes  
féduits , abandonnés à la  
plus douce des Volup-  
tés. Que devins-je moi-  
même & qu'étois-je ! O  
charme de l'amour ! ô  
comble de ses bontés !  
Songez donc que ce di-  
vin tempéramment n'a  
jamais été que dépen-  
dant du mien , que l'es-  
prit & ses agrémens ont  
toujours succédé aux  
plaisirs les plus vifs , que  
nous n'avons jamais eu  
la moindre dispute ni la

moindre différence dans nos idées, que la franchise & le cœur ouvert ont toujours regné dans notre commerce, & qu'en un mot Cephise, est la plus honnête que j'ai connue & la plus belle femme que l'on puisse imaginer. Vous sçavez combien il y a d'années que que je vis dans un état assez heureux pour n'avoir éprouvé ni coquetterie ni jalousie, & si la vivacité & l'excessive sensibilité se trouvent en

quelque forte diminués.  
Le cœur est bien grand,  
ses replis sont prodigi-  
gieusement étendus  
pour toutes les differen-  
tes Voluptés d'un sincé-  
re & véritable attache-  
ment.

F I N.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München





Bibl. erot.  
Fr. Krenneri.

1275 . . .



